

ACHERES LIT ET RATURE

Un projet dans le cadre du plan de Contrat de Ville sur une initiative de la bibliothèque Paul Eluard avec le soutien de la D.R.A.C. Ile de France et le concours du Service Jeunesse, du Service Enfance, du Bateau Vivre et du Sax

Pendant six semaines, l'écrivain public est venu à la rencontre des jeunes du Bateau Vivre et des enfants des maisons de quartier.

Il n'est pas venu pour parler de ses livres mais plutôt de ceux qui sommeillent dans nos têtes et qu'on peut réveiller en causant autour d'une feuille de papier ou d'un ordinateur.

Les enfants de Jules Verne et de Jacques Prévert ont joué à se faire peur avec la panoplie des monstres qu'on s'invente à dix ans.

Des jeunes ont rêvé d'une autre vie avec de l'argent, de la reconnaissance et du respect. Et cette vie-là s'écrivait en musique.

D'autres encore, les plus grands, ont évoqué les peurs qui continuent de nous assaillir quand on a passé l'âge des fantômes. La peur de l'avenir et celle qu'on lit parfois dans le regard des voisins, pour peu qu'on traîne un peu trop dans les halls des immeubles et les cours des cités.

De tous ces mots, de toutes ces paroles, de tous ces brouillons, sont nées des histoires.

Mystère à la Maison de Quartier, rédigé ou dicté par les enfants de Jules Verne et Jacques Prévert.

Les trois mousquetaires d'Achères, un rêve inachevé parce que mettre en ordre ses idées contre la réalité du monde, même avec l'aide d'un écrivain, n'est pas une petite affaire.

Les aventures de Richie, un drôle de cauchemar soufflé par les jeunes au Bateau Vivre. Dans quel monde vivrons-nous dans une trentaine d'années si rien ne bouge aujourd'hui dans nos têtes et dans nos regards?

L'écrivain public a écouté. Il a noté les histoires et rangé les mots qu'on lui avait confiés. Il a tout mélangé, les terreurs des petits et les espoirs des grands. C'est à Achères, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier 2030. Les textes composés en ateliers d'écriture sont en italique.

"QUAND LES HOMMES VIVRONT D'AMOUR..."

Au son des premières mesures de *l'Hymne à la joie*, le Président de l'Union apparut dans l'écran de la télévision pour la traditionnelle présentation des vœux. Il avait le nez grec, la calvitie française, l'embonpoint germanique et portait une moustache typiquement britannique. C'était une image de synthèse fabriquée à partir du visage de tous les chefs de gouvernement de l'Europe. C'est lui qui symbolisait, à l'aube des années trente, la réconciliation des peuples et la marche de tout un continent vers le progrès et le mieux être.

Richard Clouté passa son bras par-dessus l'épaule de Cricket, son épouse. Ils étaient bien, là, dans leur appartement du quinzième étage de la plus haute tour des Plantes d'Hennemont. Jason et Jordy, leurs deux garçons, jouaient dans leur chambre avec des copains sur l'écran du réseau convivial, tandis que leur fille Hélène achevait dans la cuisine la programmation du menu de réveillon. "Cette année, avait annoncé Hélène, je m'occupe de tout toute seule!" Elle allait sur ses quinze ans et on pouvait lui faire confiance.

Sur la table de la cuisine, s'étalait une impressionnante pile de cartes magnétiques que la jeune fille sélectionnait avec soin avant de les introduire dans le lecteur optique. Il y avait une carte pour le boucher, une carte pour le boulanger, une pour le poissonnier, l'épicier, le traiteur, le marchand de vin et ainsi de suite pour tous les fournisseurs indispensables au réveillon. Il suffisait d'introduire la carte, de taper le code du produit désiré et la livraison s'effectuait en quelques minutes par un conduit qui débouchait au-dessous du four neutronique à micro-ondes.

Il y avait plus de dix ans qu'on en avait terminé avec la corvée des courses dans la cohue des grands magasins et tout son cortège d'embouteillage, de stress et de pollution.

Hélène n'avait jamais quitté l'appartement des Plantes d'Hennemont et ne s'en plaignait pas. Le monde entier l'attendait au bout de ses doigts dans le grand écran de son ordinateur. Elle avait voyagé virtuellement sur les cinq continents de la planète. Elle avait aujourd'hui tant d'amis que sa boîte aux lettres électronique débordait de messages des États-Unis, de Russie et d'Extrême Orient. Parfois, papa lui racontait des histoires du début du siècle, à l'époque où il fallait sortir de chez soi pour un oui ou pour un non, pour une baguette ou un paquet de cigarettes, affronter la rue et les bandes de voyous désœuvrés qui y avaient élu domicile. Rien qu'à l'évocation de ce temps-là, Hélène se mettait à trembler. Elle était heureuse d'être née dans une famille heureuse dans une époque heureuse, bien après la terrible crise de la fin du XX^{ème} siècle qui avait jeté à la rue plus d'un quart de la population des villes.

Sur l'écran de la télévision, le Président de l'Union se félicitait du chemin parcouru en trente ans sur la route du progrès. Cricket s'était lovée tendrement contre son mari. Un petit nuage rose les enveloppait tous les deux.

Soudain, le visage du Président se brouilla tandis que sa voix s'étranglait de borborygmes parasites. Le signal d'alerte retentit dans tout l'appartement.

— Maman! cria Hélène. Maman! ça ne marche plus!

— Jason! Jordy! bondit le père en courant vers la chambre des enfants. Qu'est-ce que vous avez encore fabriqué?

Les deux gamins baissaient le nez devant l'écran éteint du réseau convivial.

— Ce n'est pas notre faute, papa, protesta Jason. C'est Farid...

— Farid? Vous savez pourtant bien que je ne veux pas que vous l'invitez à la maison! Vous finissez toujours par vous disputer.

— Mais on ne l'a pas invité, papa, reprit Jordy. Il est venu tout seul. Son père est inspecteur à la brigade télématique, alors il connaît tous les codes.

— On lui a dit de partir, mais il ne voulait pas.

— Il a même essayé de me coller un virus dans mon programme quand je lui avais rien fait! Et puis il a dit que si on ne voulait pas jouer avec lui, il allait nous déconnecter!

Richard Clouté agita le joystick de la console et tapota le clavier. L'écran resta noir.

— Il va m'entendre, le père de Farid! C'est tout de même incroyable de laisser un gamin jouer avec les fichiers de la brigade!

Devant le four neutronique à micro-ondes, Hélène pleurait et sanglotait.

— C'est tout fichu, maintenant! C'est à cause d'eux! Il ne me restait plus que les toasts à commander!

Cricket avait pris sa grande fille dans ses bras et tentait de la consoler.

— Ne t'inquiète pas, mon bébé. Il y aura bien assez pour le réveillon.

— Non! Il manque les toasts. On ne peut pas faire un réveillon sans toasts. C'est écrit dans le programme. Faut aller en chercher!

- Mais voyons, mon bébé, tu sais bien que ce n'est pas possible! Sois raisonnable...

— Pourquoi c'est pas possible? Papa m'a raconté que quand il était petit on allait bien chercher du pain à la boulangerie.

— Mais c'était autrefois mon bébé. Et c'était déjà dangereux. Aujourd'hui, c'est encore pire.

D'un mouvement rageur, la jeune fille échappa aux bras de sa mère et courut à son père.

— Je ne suis pas ton bébé! Je veux des toasts. Papa, s'il te plaît... Mon papa...

*R*ichard Clouté fit coulisser le volet de la fenêtre. Rien n'avait changé depuis qu'il avait été gosse. Le parc des Plantes d'Hennemont dans lequel on accédait à l'aide d'une carte magnétique, mais où personne n'allait jamais se promener, tournait ses manèges et ses musiques dans le vide. Seule la vieille racaille du XX^{ème} siècle restait à l'entrée. C'est là qu'il se réunissaient tous avec leurs motos. Ils jouaient au basket comme tous les jours, comme autrefois, avec un vrai ballon. Ils n'avaient donc rien d'autre à faire que de traîner...

Il soupira. Derrière lui sa femme approcha. Elle était blonde, jeune et belle comme une image.

— *Richie, n'y va pas! On va manger le caviar à la petite cuillère. Pense à nous...*

— *Mon papa... susurra Héléne en entourant sa taille de ses deux bras. Ça me ferait tellement plaisir...*

Il serra ses poings sur la vitre de la fenêtre. Il approchait la quarantaine et ne pouvait imaginer passer pour un lâche aux yeux de sa fille.

— *Laisse- moi passer, Cricket, J'y vais. C'est aujourd'hui ou jamais.*

— *Mais aujourd'hui quoi, mon Richie?*

— *Il est temps d'affronter la racaille. Nous aussi on est des hommes!*

— *Je n'ai pas envie de te retrouver en mille morceaux, veuve avec trois enfants et le poisson rouge!*

A l'entrée du square, la racaille s'était regroupée. Le plus vieux avait sorti un objet multicolore et rectangulaire de la poche de son manteau. La chose semblait fasciner ses compagnons. Il plongea sa main dans le paquet et, d'un geste lent et précis, effectua la distribution des petits sachets qu'il en avait extraits. Aussitôt, les visages des vieux s'éclairèrent de grands sourires édentés.

D'un geste nerveux, Richard Clouté entra dans sa chambre, sortit une vieille malle couverte de poussière de sous le lit, l'ouvrit et prit son costume. C'était un vieux costume que Papy Golfy avait rapporté de Bosnie. Il était comme neuf.

Il enfila le pantalon vert, le bombardier, ajouta un bob Lacoste pour cacher sa calvitie et une paire de lunettes de soleil. Il laça ses Timberland, s'arma d'un couteau papillon et sortit de sa poche son jeu de cartes magnétiques. Avec la première carte, il ouvrit la porte du palier, avec la seconde celle de l'ascenseur. Avec la troisième, il programma la machine. Avec la quatrième il en sortit au rez-de-chaussée. Il se sentit trembler en sortant la cinquième. Derrière la porte vitrée, à moins d'une dizaine de mètres, la racaille achevait de mâchouiller le contenu des étranges sachets. Ils étaient vieux, sales, maigres et bossus; leurs yeux étaient saillants. Peu à peu, ils se dispersèrent et reprirent leur interminable partie de basket. Il entendit le claquement mouillé du ballon. C'était comme un vieux souvenir qui lui remontait à la mémoire, le souvenir de l'antique machine à laver de sa mère, du temps qu'on lavait le linge, du temps où les gens mettaient plusieurs fois la même culotte.

Le plus vieux de la bande aperçut Richard et lui fit un signe de la main. Son index maigre et nu se tortillait au bout de son gant en laine . Richie était comme hypnotisé

— Richie ! résonna la voix de Cricket par les tuyaux de l'ascenseur. N'y va pas j'ai trouvé du pain!

Trop tard. Richie ne pouvait plus détacher son regard du doigt-serpent. Il n'entendait plus rien que le ballon-tambour. Sa main ne tremblait plus. Il avança jusqu'à la porte comme un robot guidé par une télécommande. Il s'arrêta. Engagea sa carte dans l'avaleur. Une musique douce de xylophone lui répondit tandis que la porte s'ouvrait doucement

— Yo mon frère ! Dit le plus vieux en tendant son index et son majeur en forme de ciseaux. Tu veux un bec?

Richie s'étonna en entendant ce mot. Un bec? Une bouche? Qu'est-ce le vieux pouvait bien vouloir dire.

— C'est quoi la vieille sape que tu portes? Mate lauisse comment il est fringué! Tu sors du chtard? Ho! venez voir le guedin du quinzisième qu'est sorti de son trou!

A ces mots, le reste de la bande rappliqua. Paniqué, Richie recula vers la porte, chercha sa carte magnétique dans sa poche. Elle était restée dans l'avaleur. Dans son dos, la porte s'était refermée. Devant lui, la racaille se pressait. Il essaya de sourire.

— Salut messieurs, J'allais acheter des toasts. Vous ne sauriez pas où je pourrai trouver une boulangerie?

Les cailleras éclatèrent de rire.

— C'est qui ce vieux bouffon?

— Il sort d'où?

— *Il a mis ses chaussures de chantier.*

— *Ketlou son couteau! Il va se faire un grosse bouffe, une bonne résoi avec des sandwiches. Il y en aura assez pour dix. Viens, on va te montrer la technique de prise de pain. Suis-nous, Rambo.*

De bourrade en apostrophe, de claque sur l'épaule en rigolade, la bande entraînaient Richard Clouté vers les rues noires de la ville déserte. Il jeta un coup d'œil - peut-être le dernier - sur la tour heureuse dont le sommet disparaissait dans le brouillard. Un cauchemar...

" Il ne faut pas que je cesse de sourire", pensait Richard. "Il faut que je sois comme eux. Il faut absolument qu'ils me prennent pour l'un des leurs..."

Il se rappelait avoir lu gamin un illustré qui racontait les aventures d'un explorateur contraint de vivre nu dans la forêt et de manger des vers de terre pour se faire adopter par une dangereuse tribu de sauvages. C'est ainsi qu'il devait se conduire. C'était sa seule chance de revoir un jour Cricket, Hélène, Jason et Jordy.

— Putain les pompes, elles sont canon tes pompes! s'exclama un des membres de la bande en découvrant les Timberland de Richard dans le halo d'un réverbère.

— Je les ai volées, fit Richard en essayant de sourire.

A la place de l'admiration qu'il avait espéré susciter, il n'obtint qu'un silence plus lourd et plus menaçant que toutes les plaisanteries qui avait précédé.

— Pourquoi tu nous balances des cracks, mec? Tu nous prends pour des voleurs. Tout ce qu'on a, tu crois qu'on le chourre? demanda un des hommes avec colère.

— Zorg a raison, reprit un autre. On sait bien que tu les a payées, tes pompes. Pourquoi tu nous dit ça? Pourquoi tu mens?

— Laisse tomber, El Guapo, reprit celui qui répondait au nom de Zorg. C'est un bourge. Tout ce qui est dans la rue, pour lui, c'est voyou, voleur et compagnie.

— Mais je n'ai pas dit que vous étiez des voleurs, tenta de s'excuser Richard. Je...

— C'est vrai, l'interrompit celui qui paraissait être le chef. Tu n'as pas dit pas ça. Pas vrai, frères, qu'il ne l'a pas dit?

Tous approuvèrent en hochant la tête. Richard crut avoir trouvé un allié et s'apprêtait à lui frapper l'épaule comme il avait vu les autres faire en signe d'amitié, mais le vieux l'arrêta du regard.

— Tu n'as pas dit qu'on était des voleurs, mais tu le penses tellement fort dans ta petite tête que, pour sauver ta peau, tu te comportes exactement comme si tu étais tombé au milieu d'une bande de voleurs, Ali Baba...

L'homme avait collé son index sur le front de Richard et poussait lentement de manière à le faire reculer contre le lampadaire. Dans la lumière blafarde qui tombait du brouillard, Richie était livide. Son sourire s'était transformé en grimace. Il avait lâché son couteau, suait à grosses gouttes et tremblait comme une feuille.

— C'est quoi ton nom, demanda le chef?

— Richard... Richard Cluté.

— Tu as peur, Richard?

— Non, bredouilla le pauvre Rambo épinglé comme un papillon dans la lueur du réverbère par l'index du vieux caillera.

— Tu as peur de quoi? continua le vieux.

— Laissez-moi partir... S'il vous plaît... pleura Richard.

— C'est de nous que tu as peur? insista le vieux sans relâcher la pression de son doigt. Si tu as peur, il faut le dire...

— J'ai peur, avoua enfin Richard en recommandant son âme à qui voudrait la prendre.

Alors le vieux ôta son doigt du front de Richard et le cercle s'élargit autour d'eux. Tous les hommes de la bande se mirent à rire et à parler entre eux dans cette langue étrange qu'il ne comprenait pas. Ça ressemblait à du Français, mais à un Français d'un autre monde, d'une autre planète.

En choisissant ses mots, le chef qui se faisait appeler Léninator en souvenir de la rue où il avait grandi, lui expliqua qu'il n'avait aucune raison de craindre les cailleras. Personne ne lui voulait de mal. Il cherchait des toasts. Hé bien on allait lui donner un coup de main, tout simplement, en gens civilisés. Il comprenait aussi la peur de Richard, sans doute abreuvé par la télévision de portraits menteurs de bandes de la rue. Tout le monde pouvait avoir peur. C'était normal. Lui-même, du temps qu'il était gosse, se souvenait d'une trouille à faire dans sa culotte.

Tandis qu'ils se remettaient en route à la recherche des toasts pour le caviar, Léninator raconta à Richard une histoire des temps anciens, du temps où l'on sortait encore dans les rues. A cette époque, lui et ses copains se retrouvaient le soir et le mercredi dans une maison qui leur était destinée.

MYSTÈRE À LA MAISON DE QUARTIER

*T*out a commencé à Achères, ville située dans les Yvelines, le 9 novembre 1994 au marché. Je venais d'arriver dans la ville. Je ne connaissais personne. J'ai rencontré un garçon.

Il était blond, il avait les yeux bleus, il portait un jean rouge, une chemise rouge et des chaussures blanches. Il regardait des super Nike et des Adidas. Sur son bras, il y avait un tatouage. C'était un dragon qui crachait du feu. Je l'ai entendu chanter une chanson que je connaissais. Il m'a vu et il m'a dit:

— Bonjour.

— Bonjour. Comment t'appelles-tu?

— Michel.

— Il y a longtemps que tu habites à Achères.

— Non. Je ne connais personne.

— D'où viens-tu?

— Avant j'habitais à Paris. Ma mère ne trouvait pas de travail à Paris. Maintenant elle travaille dans une clinique à Poissy. Elle adore ce travail.

Ensuite, nous sommes partis ensemble. Il s'appelait Régis, mais tout le monde l'appelait Kid. Il était sympathique. Il m'a fait rencontrer tous ses amis. Il y avait Rapidos qui courait très vite, Portos qui mangeait tout le temps, Fortos qui était le premier à l'école, Aramis qui était fort à l'épée. Il y avait aussi des filles : Caramela qui mangeait toujours des caramels, Fringuella qui était toujours bien habillée, Intella qui aimait bien la lecture, Tardiva qui était toujours en retard.

Il m'a demandé si je voulais m'inscrire à la maison de quartier. Je lui ai répondu que j'allais demander à ma mère. Elle était d'accord.

Depuis ce jour-là, tous les soirs après l'école, nous allons à la maison de quartier Jules Verne. Nous faisons plein de choses, comme de la peinture, des jeux, du baby-foot. Nous faisons même un théâtre de marionnettes. Nous allons à la piscine,

nous faisons des visites culturelles. Dans cette maison, nous regardons des documentaires avec notre système vidéo. Jusqu'à ce jour, tout était super chouette.

Un après midi, nous étions en train de construire des sapins de Noël avec des planches de bois. Ensuite, nous les peignons à la bombe. Le petit Nanos attrapait nos sapins, les jetait par terre, mettait de la bombe sur les murs. On s'est mis en colère. On a essayé de l'attraper mais il s'est caché dans les toilettes. Il avait fermé la porte à clé. Alors Rapidos a eu une idée. Il a grimpé sur les toilettes qui étaient à côté, il a sorti une araignée en plastique de sa poche et il l'a fait descendre sur la tête de Nanos. Il la faisait bouger. D'un seul coup, on a entendu un grand cri et Nanos est sorti en courant. Il a couru pleurer au bureau dans les jupes de l'animatrice.

Nous, on avait repris notre travail comme si rien ne s'était passé. L'animatrice est venue avec Nanos.

— Alors, c'est vous qui avez mis une araignée sur la tête de Nanos? nous a -t-elle dit d'un air méchant. Vous êtes vraiment des nuls de faire peur à des plus petits que vous.

— Nous on s'en fout, a répondu Aramis, on n'a pas peur des araignées.

Dans notre bande, c'est vrai, on n'a peur de rien, sauf des parents.

L'animatrice est repartie avec le petit sans dire un mot. Et on a terminé notre activité.

Le lendemain, c'était un mercredi, nous sommes tous allés à la maison de quartier pour faire des ateliers comme d'habitude, mais la porte était fermée. Nous avons attendu notre directrice. Nous avons attendu une heure. A onze heures les animatrices n'étaient toujours pas là. Même le gardien n'était pas là pour nous ouvrir. Nous étions vraiment désespérés. Nous sommes revenus tous chez nous les yeux qui

pleuraient. Mais nos parents n'étaient pas là. Ma mère avait une opération à la clinique, et les parents des autres étaient aussi au travail.

Nous sommes partis dans le potager derrière l'école pour y manger. Nous avons pris des légumes et des fruits. Nous avons fait du feu avec un briquet. Nous avons fait cuire des pommes de terre, des tomates, des carottes et des choux-fleurs. Il faisait beau. On a vu le soleil. Quand c'était cuit, nous avons mangé tout. Il ne restait plus rien sauf des fruits. Ensuite on s'est régalé avec tous les fruits. Mais des gendarmes nous ont vu faire cuire tout ça. Ils sont sortis de leur voiture et ils nous ont couru après. Nous sommes partis en détalant jusqu'à la maison de quartier.

La porte était toujours fermée.

Rapidos et moi, nous avons essayé d'ouvrir la porte et Rapidos a eu une idée.

— Nous allons ouvrir la porte avec une épingle à cheveux.

— Bonne idée, dis-je.

Mais ça ne marchait pas. Alors Aramis et Caramela décidèrent de casser la fenêtre. Nous sommes entrés dans la maison de quartier.

L'alarme se déclencha. Nous nous trouvions dans l'entrée où il y avait le code. Et tout à coup, Portos vit que le radiateur brûlait. Le code était dans le radiateur. Il y avait écrit "55555". Quand nous avons fait le numéro, ça ne marchait pas. Mais Intella qui avait sur elle son petit livre "Comment réduire les problèmes" a compris qu'il fallait faire une multiplication. Le code, c'était 25.

Dans la grande salle nous avons tout trouvé en désordre. Toutes les portes étaient ouvertes. La lumière était allumée. Les plantes étaient fanées. Ça puait la mort. En plus, il y avait des taches rouge sombre sur le sol. Caramela ne se sentait pas bien, elle avait envie de vomir. On a même cru qu'elle allait tomber dans les pommes.

On a entendu un bruit métallique dans la cuisine. Je suis allé voir. Quand je suis arrivé, j'ai vu un corps sous la table. On aurait dit une morte. J'ai eu peur. Le corps a bougé de place. Je me suis sauvé en courant. Dans la grande salle, un homme semblait dormir sur un fauteuil. Il avait plein de peinture sur ses lunettes et ses vêtements. Il avait aussi... une hache enfoncée dans la tête. On a vu un cadavre allongé sur la table. Une sorcière tenait enchaîné un crapaud géant. Il avait aux pattes des Adidas noires exactement comme celles de Nanos. Tout à coup, on a vu la sorcière crier. Elle disait "ha! ha!" et les sapins qu'on avait peints la veille volaient dans la salle et jetaient aux murs des grandes ombres noires. Et puis quand elle criait, ses trois dents aiguisées étaient pleines de sang.

Les livres, les pinceaux, la table, les chaises, les plantes vertes étaient renversés partout. Les étagères, les poufs, les rideaux, les guirlandes, la maison des Barbies et la dinette étaient en dix mille morceaux. Il était une fois une maison qui s'appelait la maison des rêves. Mais cette maison était devenue hantée et maintenant elle ne s'appelait plus la maison des rêves, elle s'appelait la maison des horreurs.

Un monstre géant armé d'une tronçonneuse essayait d'attraper Rapidos qui glissa sur des billes et se cogna la tête contre la tour Eiffel. Il était sonné. Il avait des oiseaux et des étoiles autour de la tête. Il chantait :

"Il était un hippopotame qui chantait dans l'air.

Oh que je chante bien, dit l'hippopotame.

Oh gentil chameau pleure! Je vais te porter sur mon dos

Il labadoume chante le chameau.

On est les ignames, nous sommes des grands gourmands."

Tout à coup, il tomba raide. Nous avons tous couru dehors en criant comme des bêtes. On était essoufflés, mais on ne s'est pas arrêtés avant le commissariat.

Nous arrivons au commissariat. Qu'est-ce qu'on voit? Des scooters, des voitures et des policiers. Un policier vient nous chercher et nous dit:

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Nous avons vu plein de choses horribles dans la maison de quartier, des araignées, un mur plein de sang, une hache plantée dans la tête d'un homme.

Il ne nous croit pas. Alors, il nous emmène au bureau.

A l'intérieur du commissariat, il y avait des policiers qui tapaient à la machine à écrire.

Le commissaire était à son bureau. C'était un bureau immense avec des tonnes de papiers posés dessus. Il y avait une lampe et un pistolet, une matraque, une machine à écrire et des journaux "X". Sur le mur, il y avait un tag où on pouvait lire "Police". Le commissaire avait une barbe, une pipe et une cicatrice sur la joue. On s'est demandé si ce n'était pas un voyou. Mais il avait un insigne.

— Qu'est-ce qui se passe? a demandé le commissaire d'une voix cassée.

— Ben... On est rentrés à la maison de quartier et on a trouvé nos moniteurs étranglés a dit Fringuella.

— Rápidos est prisonnier, a dit Kid.

— Mort, a dit Intella.

- Hum... a fait le commissaire, arrêtez de vous foutre de moi.

— Mais c'est la vérité, venez voir par vous même!

— Bon d'accord, mais si c'est une blague, je vous préviens que j'avertis vos parents. Attendez une minute, je préviens mes collègues.

Il est sorti et nous avons attendu une demi-heure dans le bureau.

Au bout d'une demi-heure, nous sommes montés dans les camions avec la police. Il y avait deux camions bleus avec des gyrophares. Sur les côtés, en blanc, c'était marqué "Police". Ils se sont arrêtés devant la maison de quartier. Ils sont descendus de leurs voitures et ils ont pris leurs équipements. Ils étaient vêtus de combinaisons. Alors une dame qui passait a demandé à un flic ce qui n'allait pas. Il a dit:

— Des enfants nous ont prévenu qu'il y avait des cadavres dans la maison de quartier.

— J'aimerais bien voir, s'il vous plaît, a dit la dame d'un air joyeux.

Les flics lui ont dit de circuler et nous nous sommes cachés derrière la deuxième porte. Ils sont entrés dans la maison de quartier.

Pendant un petit moment, nous n'avons rien entendu. Fringuella disait qu'ils devaient être en train de lancer des rayons pour transformer les spectres en Michaël Jackson. Nous nous attendions à voir sortir les fantômes en dansant. Mais ce n'était pas ça. Bientôt, le commissaire est sorti avec ses hommes. Il rigolait.

— Vous pouvez y aller, les supermen, nous a dit le chef. Tout est en ordre.

Et puis ils sont repartis au commissariat.

Nous sommes rentrés dans la maison de quartier. A l'intérieur, les livres, les pinceaux, la table, les chaises, les plantes vertes étaient à leurs places. Les étagères, les poufs, les rideaux, les guirlandes, la maison des Barbies et la dinette étaient bien rangés. Dans la grande salle nous avons tout trouvé en ordre. Les portes étaient fermées. La lumière était allumée. Les plantes étaient arrosées. Ça sentait le chocolat et les gâteaux du goûter. En plus, il y avait des guirlandes rouge sombre accrochées au

plafond. Caramela se sentait mieux. D'un seul coup, on avait tous très faim. La maison de quartier était redevenue une maison des rêves.

— Alors, la bande des balaises, nous a dit l'animatrice, vous oserez encore dire que vous n'avez peur de rien?

A côté d'elle, le petit Nanos tenait encore une hache à la main. La hache était en matière plastique pour de rire, mais notre peur avait été pour de vrai..

Léninator s'était tu. Le rappel des temps anciens avait jeté sur la petite bande un brouillard de nostalgie et de regrets. Ils avaient quitté les rues désertes à peine troublées par les rares phares des véhicules de service et marchaient à présent sur un sol meuble. Richard Clouté avait moins peur à présent. En lui racontant cette vieille histoire de gosse, le chef des cailleras avait gagné en humanité. Il était devenu comme tous les adultes, un ancien gamin un peu déçu. Richard osa lui demander où ils étaient arrivés.

— Dans le potager, répondit Léninator, le potager de la maison de quartier. C'est là que nous nous sommes réfugiés quand nous avons compris que vous ne sortiriez plus jamais de vos appartements. Vous aviez vos cartes magnétiques, vos liaisons télématiques et vos réseaux. Tout allait bien. Tout allait mieux et nous, on nous avait oubliés en route. On a compris qu'il fallait qu'on se débrouille sans vous. Vous aviez tellement peur de nous... On a même arrêté de rêver.

Les hommes avaient allumé un feu de caisse et de branches. Sa flamme jaune et vivante trouait la nuit et faisait danser les ombres noires et nues de vieux pommiers. Richard approcha du feu. C'est la première fois qu'il en voyait un en vrai.

— Et à quoi rêviez-vous? demanda-t-il.

Léninator haussa les épaules. Il brisa en deux une branche verte et filandreuse qu'il avait tirée de la terre, en tendit un morceau à son nouvel ami et mordit dans le sien.

- Comme tout le monde... On rêvait que le monde était différent, qu'on avait de la naimo et que les gens nous respectaient sans nous craindre.

D'un geste, il fit un signe à un de ses compagnons assis près du feu.

— Vas-y, Cazarap, raconte-lui ton histoire, l'histoire des mousquetaires d'Achères du temps du Bateau Vivre.

Celui que Léninator avait appelé Cazarap se leva. Il portait une casquette à large visière et ses yeux éclairaient son visage dans la nuit. Il esquissa quelques pas de danse devant le feu et commença.

LES TROIS MOUSQUETAIRES D'ACHERES

L *e monde ressemble à un géant océan*

Où se mélangent délinquants et beaucoup d'autres gens

Pour avoir la tête en dehors de l'eau

Il suffit d'être respectueux envers le Très Haut.

Délinquance, insolence, impudence, indépendance

Ces mots méritent une majuscule, mais nuance

Ils n'en valent pas les conséquences

Alors pense à la délinquance.

La délinquance est dense, pas de chance

Alors prudence, méfiance, ne changez pas de sens

C'est un monde où règne l'indépendance

Alors pense, pense à la délinquance.

Ce rap, c'est les trois mousquetaires qui le chantent.

Les trois mousquetaires viennent de Meknès, Casablanca et Essaouira. Ils se sont rencontrés à Tanger. Tous les trois voulaient aller en France. Ce jour là, une grande amitié débuta. Ils avaient tous trois douze ans

Ensemble ils ont pris le bateau. Il ont pris le train d'Algésiras à la Gare Saint Lazare et le taxi jusqu'à Achères.

Les trois mousquetaires ne savaient pas quoi faire. Ils parlaient de M.C. Solar qui est canon, un célèbre chanteur de rap français qui ne dit pas n'importe quoi. Ils parlaient de sa chanson qui fut un succès "Le nouveau Western". Ils se sont dit : "C'est un peu notre histoire, ça. Pourquoi ne pas l'imiter?"

Ils sont allés à la bibliothèque, ils ont cherché des mots qui avaient tous la même terminaison. Ils avaient des difficultés à s'exprimer dans la langue française, et ils savaient que la langue française était un art qu'il ne faut pas prendre à la légère. Les trois mousquetaires ont appris la langue française au fur et à mesure qu'ils étaient dans la ville. Il ont écrit le rap.

Ils se dirent qu'ils avaient écrit cette chanson pour eux et que ce n'était pas la peine de rêver, de se faire des illusions. Et pourtant, une nuit, chacun a fait le même rêve, celui d'être célèbre, un peu comme M.C. Solar.

Le lendemain matin, lorsqu'ils se retrouvèrent au collège, à la récréation, ils discutèrent de cette coïncidence étrange qui les étonna beaucoup. Et ils se dirent "Pourquoi les rêves ne se réaliseraient pas?"

- *parce qu'on y pense pas*

- *parce qu'on n'est pas optimiste*
- *parce qu'on n'est pas assez courageux*
- *parce qu'on ne pense pas positif*
- *parce que le destin nous réserve quelque chose d'autre*
- *parce qu'on pense à faire quelque chose d'autre que le rêve*
- *parce qu'on ne porte pas attention aux rêves.*
- *parce que à chaque fois qu'on fait un autre rêve, on oublie le rêve précédent.*

Ça faisait beaucoup de raisons. Les trois mousquetaires se sont dit :

" On peut penser positif, pour une fois, pourquoi ne pas essayer."

C'était un trop beau rêve pour penser négativement.

Partout à Achères, ils accrochent des pancartes pour que les gens viennent à leur premier concert pour débiter leur carrière. Le concert aura lieu salle Jean Cocteau, près de la gare. C'est une salle comme un cirque où il y a souvent des concerts pour toutes les langues, portugais, marocains, algériens...

Les trois mousquetaires ont loué la salle en chantant dans la rue. Ils avaient un peu honte de faire la manche, de demander de l'argent dans la rue. Demander l'aumône, ce n'est pas bien. On va dire "les arabes font la manche... Ce n'est pas bon..." Ils avaient peur de faire pitié.

Ils se sont entraînés jour et nuit pendant un mois pour qu'ils sachent les paroles et les mouvements par cœur.

Le jour vint. Ils étaient timides, plein de sueur. Ils avaient la frousse. Ils se dirent "On doit commencer un jour et il faut que ce jour soit le bon."

Dehors, plusieurs personnes de toutes les nationalités arrivaient. Un des trois mousquetaires ouvrit la porte. Les gens prirent leurs places. Il y a eu un vendeur de sandwiches et de canettes et tous prirent de quoi manger pour ne pas avoir un petit creux pendant le concert. La salle était à moitié pleine à neuf heures, mais à neuf heures et quart, elle était pleine. Un présentateur est venu:

- Les trois mousquetaires sont venus spécialement du Maroc pour vous interpréter un rap.

Ils ont chanté dans toutes les langues de la ville, en marocain, en français, en anglais, en breton, en flamand, en turc, en portugais, en espagnol, en polonais, en bambara, en maranka, en vietnamien, en chinois... Toute la nuit ils ont chanté et toute la ville a chanté avec eux. Le lendemain matin... le lendemain matin...

— Que s'est-il passé le lendemain matin? interrogea Richard en croquant un bout de la plante que Léninator lui avait offerte.

— Le lendemain matin le jour s'est levé, fit tristement Cazarap. Il a éclairé le monde plein de magouilles, de fric et de combines. On a eu peur. On n'a pas su comment terminer notre rêve...

A ce moment-là, un cri monta dans la nuit, un cri lointain, un appel.

— Richie! Richie!

C'était la voix de Cricket. Elle arriva bientôt près du feu guidée par une bande de femmes habillées à la mode caillera. Hélène, Jason et Jordy l'accompagnaient.

— Richie! On était tellement inquiet! On a voulu partir à ta recherche. On s'est perdu et, quand nous avons voulu rentrer à la maison pour prévenir la police, impossible d'ouvrir la porte de l'immeuble. Heureusement, nous avons trouvé ces dames qui nous ont guidés jusqu'ici. Finalement, elles sont drôlement sympa, tu sais.

Richard Clouté savait. Il embrassa sa femme et ses deux garçons. Hélène s'était assise à côté d'un jeune caillera qui la dévorait du regard. Elle avait un peu peur du désir qu'elle voyait dans ses yeux, de cette boule étrange au fond de son ventre. C'était une belle peur. Jamais aucun flirt télématique ne lui avait fait cet effet-là.

Alors, les cailleras invitèrent la famille Clouté à partager son réveillon autour du feu dans le vieux potager de la maison de quartier. On fit rôtir un canard qu'un des hommes avait attrapé sur les berges de la Seine. On croqua des branches de céleri qui sentaient la terre, l'enfance et le monde réconcilié. Le soleil était de l'autre côté de la terre. Dans la longue nuit d'hiver, le monde était à inventer.

A la fin du repas, Léninator entonna une très vieille chanson que tous croyaient avoir oubliée:

Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Les soldats seront troubadours
Et nous, nous serons morts mon frère.
Dans la grande chaîne de la vie
Où il fallait que nous soyons
Où il fallait que nous passions
Nous aurons eu la mauvaise partie...

C'était à Achères, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier 2030, le commencement peut-être d'une nouvelle époque. Le caviar était resté dans le frigo.

